

Je vous écris ces quelques lignes de ma cellule, rue Parthenais. Je ne puis vous le faire parvenir tout de suite, car je suis au grand secret, sans aucune possibilité de contact avec l'extérieur. Je suis un « prisonnier de guerre », de cette guerre que personne n'a déclarée mais dont la proclamation permet aux autorités en place de mener plus à fond la répression déjà entreprise depuis longtemps. Je suis derrière les barreaux sans savoir pourquoi.

Ceux qui me détiennent semblent avoir très peur de moi : ils m'ont arrêté dans la rue, à la pointe du revolver, m'ont fouillé de la tête aux pieds à maintes reprises, m'ont confiné à une cellule à sécurité maximum de laquelle j n'ai pu sortir qu'une demi-heure depuis les 48 heures que j'y suis. Je n'ai pu avertir personne de l'endroit où je suis, pas même ma femme qui m'a probablement rapporté comme disparu.

On ne m'a pas dit les raisons de mon arrestation : selon la Loi des mesures de guerre, on n'a pas à la justifier, je n'ai aucun moyen de me défendre; j'ai perdu tous mes droits. Je me demande si l'un des buts de notre incarcération n'est pas de nous ostraciser, de nous stigmatiser à jamais comme des complices du FLQ : la population ne croira jamais qu'on nous a enfermés pendant sept jours seulement sur de très vagues soupçons trop souvent non fondés. Les gens de la justice trop élevé pour admettre la possibilité même d'arrestations aussi arbitraires. D'ailleurs, j'en connais plusieurs qui doivent se réjouir de la confusion maintes fois apparue et savamment entretenue entre le PQ et le FLQ. On craint de plus en plus le Parti québécois, et déjà on commence à tenter de l'abattre.

La promenade me donne l'occasion de converser avec Toupin, un de ceux qui sont allés au cachot. Le cachot est une cellule plus petite que celle où nous logeons. Le plafond est bas, et il s'y trouve une forte lampe qui luit 24 heures par jour, et qui surchauffe la cellule. Il n'y a qu'un seul meuble, un lit de fer sur lequel est posé un matelas de feutre d'une épaisseur d'un pouce. Avant d'y faire entrer un détenu, on le fouille soigneusement, en lui enlevant tout ce qu'il a sur lui, y compris les cigarettes. On lui ôte aussi ses souliers et sa ceinture (au cas où il voudrait se pendre.) Ni couvertures, ni drap. Pour manger, il doit utiliser ses mains car on ne lui remet aucun ustensile. Toutes les deux heures, un gardien passe pour donner de l'eau à qui ont soif, et pour amener à la toilette s'ils en ont besoin; à cet endroit, il demeure en face du détenu.